

Des accommodements raisonnables : un point de vue évangélique

Conférence de M. Jean-Yves Thériault, bibliste
Institut de pastorale – 24 mars 2010

PLAN DE L'EXPOSÉ

1. LES CONDITIONS DE L'OUVERTURE À L'AUTRE RESPECTÉ DANS SON IDENTITÉ ..	3
1.1 D'abord ouvrir la possibilité que naisse un sujet de parole.....	4
1.2 La reconnaissance de l'identité de l'autre	5
2. TRANSITIONS ET PASSAGES	6
2.1 Entre tradition et nouveauté	6
2.2 Les frontières : un lieu d'articulation	8
Le pur et l'impur.....	8
Quelques aventures de Jésus	9
3. LA DIFFICILE RECONNAISSANCE DE L'AUTRE.....	11
3.1 Peut être mimée ou falsifiée l'écoute de l'autre	11
3.2 L'écoute vraie transforme l'auditeur	12

TEXTES UTILISÉS

(Traduction littérale de l'auteur)

Et ils pénètrent dans Capharnaïm. Et aussitôt, le jour du sabbat, entrant dans une synagogue, il enseignait Et ils étaient frappés d'étonnement par son enseignement, car il se trouvait les enseignant comme ayant autorité et non comme les scribes. Et aussitôt se trouvait dans leur synagogue un homme en esprit impur et il se mit à crier fort disant : « Quoi (de commun) à nous et à toi, Jésus Nazarénien? Es-tu venu pour nous perdre? Je sais, toi, qui tu es, le Saint de Dieu. » Et Jésus le réprimanda disant : « Sois muselé et sors de lui! » Et l'esprit impur, le secouant et vociférant d'une voix forte, sortit de lui. Et ils étaient saisis de stupeur, tous, tellement qu'ils se questionnaient entre eux disant : « Qu'est-ce que cela? un enseignement nouveau, avec autorité! Même aux esprits impurs il commande et ils lui obéissent! » Et sa renommée sortit aussitôt partout dans la région toute entière de la Galilée. (Mc 1,21-28)

Personne ne coud une pièce de tissu non foulé à un vêtement vieux. Autrement, le morceau ajouté en arrache (un bout), le nouveau du vieux, et il se produit une déchirure pire. Et personne ne met du vin jeune dans des outres vieilles. Autrement, le vin fera éclater les outres et le vin est perdu, et aussi les outres; mais du vin jeune dans des outres neuves! (2,20-21)

Et de là, se levant, il s'en alla dans le territoire de Tyr. Et entré dans une maison, il voulait que personne ne le sût et il ne put être ignoré. Mais aussitôt une femme, ayant entendu (parler) de lui, dont la petite fille avait un esprit impur, étant venue, tomba à ses pieds. La femme était grecque, syro-phénicienne de naissance, et elle lui demandait qu'il chasse le démon hors de sa fille. Et il lui disait : « Laisse d'abord se rassasier les enfants, car il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de (le) jeter aux petits chiens. » Quant à elle, elle répondit et lui dit : « Seigneur, et les petits chiens sous la table mangent des miettes des petits enfants. » Et il lui dit : « À cause de cette parole, va, le démon est sorti de ta fille. » Et s'en étant allée dans sa maison, elle trouva la petite enfant étendue sur le lit et le démon sorti. (Mc 7, 24-30)

Et ils emmenèrent Jésus chez le Grand Prêtre, et se rassemblent tous les grands prêtres et les anciens et les scribes. Et Pierre le suivit de loin jusqu'à l'intérieur dans la cour du grand prêtre, et il était assis avec les valets se chauffant à la lumière [du feu]. Les grands prêtres et tout le Sanhédrin cherchaient un témoignage contre Jésus pour le faire mourir et ils n'en trouvaient pas. Car plusieurs pseudotémoignaient contre lui, mais leurs témoignages n'étaient pas égaux. Et certains se levant pseudotémoignèrent contre lui, disant : « Nous, nous l'avons entendu disant : "Moi je détruirai ce sanctuaire fait à la main et en trois jours j'en bâtirai un autre non fait à la main." » Et même ainsi leur témoignage n'était pas égal. Alors le grand prêtre, s'étant levé au milieu, interrogea Jésus disant : « Tu ne réponds rien? Qu'est ce que ces gens attestent contre toi? » Mais lui se taisait et ne répondait rien. De nouveau le grand prêtre l'interrogeait et il lui dit : « Es-tu le Messie le Fils du Béni? » Alors Jésus dit : « Je [le] suis, et vous verrez le Fils de l'homme siégeant à la droite de la puissance et venant avec les nuées du ciel. » Alors le grand prêtre déchirant ses vêtements dit : Qu'avons-nous encore besoin de témoins? Vous avez entendu le blasphème. Que vous en semble? Tous prononcèrent alors qu'il était passible de mort. Et quelques uns se mirent à cracher sur lui et à lui couvrir le visage et à lui donner des gifles et à lui dire : « Fais le prophète! » Et les valets le reçurent avec des gifles. Et Pierre étant en bas dans la cour, vint une des servantes du Grand Prêtre et ayant vu Pierre en train de se chauffer, l'ayant dévisagé, elle lui dit : « Toi aussi tu étais avec le Nazarénien, Jésus! ». Mais lui nia, disant : « Je ne sais ni ne comprends ce que tu dis. » Et il partit dehors vers le porche. Et la servante l'ayant vu commença de nouveau à dire à ceux qui se tenaient là : « Lui est d'entre eux. » Mais lui nia de nouveau. Et peu après, de nouveau ceux qui se tenaient là disaient à Pierre : « Vraiment tu es d'entre eux, car tu es Galiléen. » Celui-ci se mit à faire des imprécations et à jurer : « Je ne connais pas cet homme dont vous parlez. » Et aussitôt pour la deuxième fois un coq chanta. Et Pierre se souvint de la parole que Jésus lui avait dite : « Avant qu'un coq ne chante deux fois, trois fois tu me renieras. » Et s'effondrant il pleura. (Mc 14, 53-72)

EXPOSÉ

DES ACCOMMODEMENTS RAISONNABLES : UN POINT DE VUE ÉVANGÉLIQUE

Les accommodements raisonnables, une question d'actualité qu'on pourrait aborder sous des angles assez divers : politique, sociologique, anthropologique, moral, religieux, etc. Je vais vous présenter un point de vue *évangélique*. Si vous lisez les évangiles, vous verrez pourtant qu'il n'est question nulle part de ce problème complexe. Peut-être dans le premier Testament, est-il fait mention de temps en temps du cas de « l'étranger » et de la situation qu'on devrait lui accorder dans le peuple d'Israël. Mais dans les évangiles, rien, semble-t-il, concernant l'intégration des immigrants!

S'il n'y a pas de discours évangélique sur les accommodements raisonnables, cela ne veut pas dire que les « valeurs » en jeu dans ce problème contemporain n'y sont pas traitées de quelque manière. J'ai donc pris l'option d'aborder cette question complexe par le biais plus large de la relation à « l'autre », cet « autre » étant reconnu dans sa différence, ce qui est la base de tout rapport humain. Comment reconnaître l'identité de celui qui est différent de moi, et comment établir la communication avec lui en évitant rejet ou assimilation? Comment assumer la différence dans une articulation vivante? [comme dans un couple] J'ai la conviction que cela se fait dans la rencontre de l'autre reconnu comme un sujet de parole.

Je m'appuie sur l'évangile de Marc (Mc). Mais je ne le prends pas comme un discours déjà établi sur cette question profondément humaine. À partir d'une lecture passablement élaborée et contrôlée de Mc (celle de Jean Delorme : *L'heureuse annonce selon Marc*¹), j'explicité le regard particulier que cet évangile nous invite à prendre concernant la figure de « l'étranger » ou de « l'immigrant », cet autre qui nous paraît « différent » et parfois même « étrange ». Je ne présente donc pas le discours de Mc sur cette question, mais ce que sa lecture me donne pour éclairer la rencontre des différences dans nos communautés humaines.

Trois axes dans ma présentation : d'abord, les conditions minimales de l'ouverture à l'autre respecté dans son identité; puis le problème délicat des transitions et passages à réaliser (nouveau vs tradition, frontières diverses qui sépare les groupes); enfin, les exigences de la vraie rencontre de l'autre.

1. LES CONDITIONS DE L'OUVERTURE À L'AUTRE RESPECTÉ DANS SON IDENTITÉ

Comme point de départ, la synagogue de Capharnaüm qui se trouve à être le site du premier enseignement de Jésus en Mc (1,21-28). Dans le contexte des pratiques du judaïsme, cet édifice est un lieu de rassemblement (*syn-agôgê* : con-grégation). Dans cet espace public, en situation d'enseignant qui produit de l'étonnement et du questionnement, Jésus est soudain confronté à « un homme en esprit impur ». Je ne retiens que les éléments utiles à mon propos : 1) pour indiquer les conditions d'une

¹ Tome I et II, Coll. Lectio Divina 219 et 223, Paris/Montréal, Cerf/Médiaspaul, 2007 et 2008.

rencontre interpersonnelle réussie; 2) pour rappeler les exigences d'une reconnaissance vraie de l'identité de l'autre.

1.1 D'abord ouvrir la possibilité que naisse un sujet de parole

Dans le texte, Jésus ne prend pas l'initiative de la confrontation qui s'instaure soudainement avec l'« homme en esprit impur ».

Et aussitôt se trouvait dans leur synagogue un homme en esprit impur et il se mit à crier fort disant : « Quoi (de commun) à nous et à toi, Jésus Nazaréen? Es-tu venu pour nous perdre? Je sais, toi, qui tu es, le Saint de Dieu. » (1,23-24)

Le texte mentionne que l'intervenant crie fort (*ana-krázô*) et il cite ce qu'il dit. On peut toutefois se demander **qui** parle car le texte n'a pas encore distingué **la voix** qui serait celle de l'« homme » et le **discours** cité qui serait celui de « l'esprit ». La condition de l'être qui se présente à Jésus est marquée de confusion. L'« esprit » et l'« homme » forment une entité ambiguë : chacun est dans l'autre, de sorte que ce n'est ni un sujet individualisé ni un couple. Il est difficile de savoir qui parle.

D'ailleurs, avant de dire une phrase en « je », le locuteur bizarre utilise deux fois un « nous » face à Jésus, ce qui montre un flottement dans la représentation de son identité. Ce « nous » semble celui d'un pluriel s'exprimant d'une seule voix, comme « légion » en 5,9. Ce « nous » est-il capable de se situer vraiment par la parole devant celui qu'il interpelle? Il me semble que s'exprime un être confusionnel qui se dresse à l'approche d'un « tu » éprouvé comme menaçant. Ni désir d'échange, ni ouverture en direction de l'autre, mais un être qui se ferme sur lui-même dans la défensive. Même quand il dit « je », il n'est pas un sujet sorti de la confusion, capable de dépasser des images de soi et de l'autre afin d'assumer une relation personnelle à autrui. C'est un « nous » globalisant dans lequel les personnalités se dissolvent, celui d'un groupe qui se sent collectivement menacé.

Agressé en parole sans l'avoir cherché, Jésus réagit aussi par la parole. Et sa façon de parler est la première marque dans le texte d'une dissociation établie entre l'« esprit », auquel Jésus s'adresse, et l'« homme », qu'il désigne à la troisième personne (« sors de lui »). La riposte de Jésus, aussi brève que vigoureuse, se dédouble en deux impératifs concernant l'action à faire cesser (« sois muselé ») et l'être de l'acteur hybride à dissocier (« sors de lui »). Contre le discours tenu, Jésus impose le silence (nous y reviendrons) et contre la confusion qui affecte le locuteur, il fait œuvre de séparation. Les violentes convulsions et le cri qui accompagnent la « sortie » de l'esprit font apparaître qu'auparavant l'« homme » était réduit à n'être qu'un corps mu par un autre et une voix sans parole. C'est dire qu'il était privé d'humanité et incapable de devenir un sujet parlant. L'intervention de Jésus, en enlevant ce qui fait obstacle, ouvre la possibilité d'une vraie rencontre entre humains capables de se situer personnellement l'un face à l'autre.

Ce récit indique les conditions préalables au dialogue avec l'immigrant ou l'étranger. On doit d'abord éliminer ce qui fait obstacle. Faire le ménage chez l'autre peut-être, mais aussi chez « nous », des « esprits impurs », voilà une mesure de chirurgie

nécessaire pour que des sujets émergent de la confusion. Expulser tout « esprit » qui prive chacun et chacune d'une parole assumée **personnellement**. Identifier ce qui tient de la confusion ou relève d'un discours de rejet. Tenter de préciser qui parle en chacun ou chacune. De quels sujets relèvent les discours tenus? Et si l'on réfère à un « nous », est-ce le renvoi à un collectif qui permet de forger une identité, ou simplement l'agrégation à un clan pour se protéger contre l'autre et se défendre de tout changement? Sont-ils écartés les obstacles à la communication entre un « je » et un « tu » qui se situent l'un en face de l'autre dans la parole, cherchant à mieux se connaître dans un dialogue qui favorise l'expulsion des idées préconçues?

1.2 La reconnaissance de l'identité de l'autre

Revenons au discours de l'homme en esprit impur. Il dit : « Je sais, toi, qui tu es, le Saint de Dieu. » On doit reconnaître que quelque chose de la reconnaissance de l'identité de Jésus est engagé dans ce combat.

Tel qu'il est cité, le discours du démonisé manifeste une **défense** contre la menace que représente la rencontre de l'autre. Si en effet Jésus est identifié et qualifié par une participation à la sainteté de Dieu, sa présence est insoutenable pour « l'esprit impur » : « Quoi à nous et à toi? » L'antagonisme entre « nous » et « toi » est irrémédiable. Dans ce dire, l'autre est simplement classé dans une catégorie qui exclut d'avance toute relation.

Nous avons noté que Jésus ne fait pas seulement **sortir** l'esprit mais qu'il le fait **taire**. Pourquoi le réduit-il au silence s'il dit vrai, comme nous le pensons? Je réponds : considérer seulement *l'énoncé* émis signifierait que la reconnaissance de l'identité est une affaire de *savoir*. On néglige alors la condition de celui qui parle. On oublie que l'être qui affronte Jésus est un corps inapte à parler vrai. Son discours est censuré par Jésus parce qu'il est celui d'un locuteur distendu entre une voix qui se fait entendre et une force aliénante qui l'utilise, d'un locuteur qui bloque la communication et qui se maintient dans le refus de l'autre. Dans une telle situation, l'identité de Jésus ne peut être reconnue et exprimée avec les conditions d'une parole humaine vraie. Jésus refuse le dire parce que son interlocuteur n'est pas un sujet apte à s'engager personnellement dans ce qu'il dit.

Le récit nous amène à comparer deux manières de se situer par rapport à Jésus : celle de « l'homme en esprit impur » et celle des gens dans la synagogue. Ces modèles éclairent nos façons d'accueillir l'immigrant et l'autre en général. On peut afficher un savoir acquis par oui-dire sur l'être et les mœurs de la personne différente ou étrangère. Mais cette connaissance acquise à distance, parfois enracinée dans une opposition de principe, reste douteuse. L'agacement anticipé et la menace ressentie sont rarement des conditions favorables à une authentique rencontre. Un savoir prétendu peut être utilisé comme une arme : rien à apprendre, rien à recevoir, mais tout à craindre de cet étranger.

L'attitude des gens à la synagogue est plus féconde. On **s'interroge** sur les actes de parole de Jésus. On passe de l'étonnement au questionnement. On se laisse déranger par ce qui tranche sur les habitudes et les savoirs acquis. C'est la bonne démarche : se

placer au niveau de l'événement vécu, de l'expérience concrète de la rencontre de l'autre, et non des grands principes ou des définitions connues. Reconnaître l'identité de quelqu'un, ce n'est pas d'abord détenir un **savoir** sur lui mais plutôt s'en **approcher** dans la différence, en sujet capable de se situer face à lui, de l'entendre et de lui parler. Cela seulement enclenche une expérimentation réciproque qui permet à des sujets parlants de naître de cette rencontre dans l'altérité reconnue, des sujets en rapports vrais dans une parole responsable.

Dans la rencontre de l'autre, telle celle de l'étranger ou de l'émigré, la tendance spontanée est de le ramener à ce qu'on sait de lui, du moins au niveau de l'imaginaire. Ou bien des accords et des sympathies naissent du fait que les images que l'on se fait permettent de l'assimiler à soi. Ou bien, à partir des images de soi et de l'autre, on peut rejeter « l'immigrant » comme une menace ou comme un rival. La véritable reconnaissance de l'autre ne va jamais de soi. Elle exige de refuser la simple assimilation qui supprimerait toute différence, aussi bien que la rivalité qui handicaperait toute relation et tout échange. Mc nous oriente vers une quête en quelque sorte *expérimentale* : se laisser interroger par des événements qu'on ne maîtrise pas; se risquer à reconnaître ce qui ne va apparaître que progressivement et souvent déranger des habitudes de faire et de penser. La prétention de savoir d'avance doit s'effacer au profit du développement d'une histoire où rien n'est réglé a priori ni pour l'un ni pour l'autre de ceux qui vont entrer en relation. Quels sujets vont naître pour se dire en vérité dans la parole échangée?

Se trouve souvent dans nos sociétés (religieuses, économiques, professionnelles, etc.) ce genre de savoir assuré que des groupes pensent détenir et qui favorise chez leurs membres l'inflation du moi dans un « nous » protecteur ou défensif, qui se gonfle de ce qu'il sait. Un savoir comparable à celui de « l'esprit impur » qui se glisse dans le discours des scribes de tous les temps.

2. TRANSITIONS ET PASSAGES

2.1 Entre tradition et nouveauté

Le respect des traditions, l'adaptation à la nouveauté et les changements qu'elle demande, ce sont des problèmes qui surgissent dans les rapports avec les « étrangers » chez nous, n'est-ce pas. En Mc 2,18-22, la pratique des disciples de Jésus, en rupture avec le style et les usages des disciples de Jean et des pharisiens, amène la citation de paroles ayant la forme de proverbes.

Personne ne coud une pièce de tissu non foulé à un vêtement vieux. Autrement, le morceau ajouté en arrache (un bout), le nouveau du vieux, et il se produit une déchirure pire. Et personne ne met du vin jeune dans des outres vieilles. Autrement, le vin fera éclater les outres et le vin est perdu, et aussi les outres; mais du vin jeune dans des outres neuves! (2,20-21)

Jésus énonce ici des règles vérifiées par l'expérience. Un savoir culturel sur le rapiéçage des vêtements et la conservation du vin est mis au service de l'accueil de la nouveauté. Dans les deux exemples, l'articulation entre eux du neuf et de l'ancien est en cause. Ou bien on cherche à réparer le drap avec du neuf, et cela empire le vieil habit. Ou bien la nouveauté s'impose d'elle-même et demande qu'on s'en occupe avec

du neuf. À noter que le souci dominant de Jésus n'est pas de conserver ou d'entretenir l'ancien, mais de reconnaître et d'accueillir le nouveau qui impose son exigence : « du vin jeune dans des outres nouvelles! ». Cette phrase pourrait résonner comme une invitation qui viserait autre chose que la bonne conservation du passé dans nos communautés.

Le passage par le savoir commun en matière de couture et de vinification pointe la vraie question : comment établir une relation féconde entre l'ancien et le nouveau? Après avoir rappelé qu'il faut d'abord enregistrer ce qui les différencie sous peine d'associations dommageables pour l'un et pour l'autre, Jésus propose un chemin détourné qui fait voir les choses autrement. Les pratiques traditionnelles peuvent être profitables : pharisiens et disciples de Jean ne sont pas condamnés. Mais pourquoi leurs pratiques s'imposeraient-elles à ses disciples en train de se forger une nouvelle identité communautaire? Sans tomber dans le piège de l'offensive qui abat l'adversaire ni du discours lénifiant qui arrange tout, Jésus invite à discerner et à accueillir dans des outres neuves le « vin nouveau » qui pointe dans le groupe qu'il forme avec ses disciples. Sa démarche consiste à prendre appui sur du vrai que ses détracteurs pourraient reconnaître s'ils se donnaient la peine de vraiment écouter : il témoigne de l'Esprit Saint dont l'action demande à être discernée pour interpréter paroles et signes qu'il donne (v. 23-30). Il appelle ainsi à un changement de manière de voir et de comprendre à partir d'un *principe fondamental* que tous peuvent reconnaître, et qui fait que l'ancien n'est pas exclu mais peut s'éclairer d'une perspective surprenante en accueillant du nouveau.

Dans les conflits entre tradition et nouveauté, il faut ainsi qu'on apprenne à se situer par rapport à des **valeurs inaliénables** : par exemple, celle de l'égalité fondamentale des hommes et des femmes, et encore plus profond, celle de *l'altérité* indispensable pour fonder et forger toute identité, altérité qui atteste à la fois séparation et communication dans la parole. Que chacune ou chacun s'interroge sur ce qui le dérange dans l'autre et qu'il contrôle son langage et se retienne sur la pente des discours qui discréditent le vis-à-vis de façon définitive et sans appel.

Les scribes ont une explication commode : diaboliser Jésus les dispense de s'interroger et de pratiquer le discernement des esprits. De même, en nous dispensant de remettre en question nos habitudes ou nos coutumes, nous pouvons aussi diaboliser l'étranger ou l'immigrant (c'est un mécanisme social bien connu) pour l'exclure et de le rejeter plutôt que d'affronter les problèmes posés par sa présence. On s'enferme alors dans une position qui bloque le questionnement toujours nécessaire quand aux valeurs profondes des traditions défendues. On se conforte dans son identité et ses traditions sans véritablement en éprouver la valeur et on s'indigne de ce qui semble s'y opposer. Les identités individuelles ou nationales s'enveniment à mesure que les discours se radicalisent et finissent par masquer la réalité. On néglige le fait que l'acceptation de l'autre constitue l'épreuve nécessaire de la construction et de la reconnaissance de soi. En effet, comme l'évangile, les traditions, pour ne pas perdre leur valeur, doivent être réinterprétées à la lumière de ce qui les fonde, pour que de nouveaux modèles puissent assumer de nouvelles réalités dans la permanence du fondement.

2.2 Les frontières : un lieu d'articulation

Dans la vie communautaire et sociale se pose inévitablement la question des frontières. Plus que de les franchir ou de les abolir, ma lecture de Mc propose d'en faire un lieu d'articulation.

Le pur et l'impur

Au temps de Jésus, le système du pur et de l'impur se caractérise par un souci de frontière. La pureté est assurée par la mise à l'écart et l'élimination de tout ce qui pourrait entacher la sainteté. La tradition des Anciens telle qu'elle est figurée en Mc 7,1-23 souligne d'ailleurs le côté extérieur et physique des pratiques de purification, la souillure à enlever venant par contagion du dehors. À l'opposé, le discours de Jésus insiste sur le « cœur » comme lieu d'une transformation à réaliser. Celle-ci pourrait se résumer dans le passage d'une recherche de protection contre l'extérieur à une prise en compte de ce qui, venant de soi, nuit aux autres. Ce faisant, Jésus ne met pas en cause la tradition comme telle. Il en assure plutôt le sens et la force en référant au « commandement de Dieu » qui doit l'inspirer (v. 8-9). La voie recommandée par Jésus consiste en une mise en relation intime et mutuelle du « cœur » de l'homme et du « commandement » de Dieu (7,6-10). Autrement dit, la vigilance aux frontières du corps pour le prémunir des contacts impurs est remplacée par une veille du « cœur » à l'écoute de ce qui est essentiel à la vie humaine.

La dialectique du *pur* et de l'*impur* n'est pas réservée aux traditions religieuses. Elle n'est pas non plus un simple héritage culturel du passé. Dans notre monde encore, tout groupement humain a tendance, pour prétendument assurer sa consistance ou par sa propre pesanteur, à déterminer des cercles de pureté qui finissent par laisser des *impurs* en marge. Par sa portée humaine, la réaction de Jésus dépasse donc l'occasion qui la provoque et les circonstances historiques dans lesquelles elle intervient. L'expérience nous apprend que toute personne qui n'est pas comme « nous » (selon l'image que nous nous faisons de « nous ») provoque et dérange. Nous avons tendance à l'exclure et nous la rejetons du côté de l'*impur* pour justifier son exclusion. Nous la traitons même en ennemie si sa différence paraît menacer notre identité collective. Pour consentir à l'autre dans la différence, en évitant assimilation, exclusion et rivalité, d'une manière telle que chacun trouve sa place, il est absolument nécessaire de faire appel à un *principe supérieur* apte à motiver le désir de l'un et l'autre des partenaires. Donc, convoquer ceux qui nous dérangent, leur adresser la parole sans ménagement, mais comme à des personnes susceptibles de s'ouvrir (ou de se fermer, cela dépend d'eux) sur la voie d'un discernement à faire, d'une différence à reconnaître, mais en référence à quelque chose qui soit l'équivalent en importance du « commandement de Dieu ». Seules de telles références suprêmes peuvent servir à établir en vérité la place de chacun et chacune. Toute crispation défensive sur une pureté à sauver est condamnée. Est recherchée une convivialité nourrie dans la parole qui relativise toute barrière extérieure, une parole qui prend racine dans des cœurs ajustés aux valeurs qui fondent l'humain.

Quelques aventures de Jésus

A) L'aventure de Jésus inquiète sa famille et ses proches : il n'est plus tel qu'on le connaît et tel qu'on le veut : « il est hors de lui » (3.21). C'est-à-dire qu'il n'agit plus selon l'image qu'on a de lui. Les siens cherchent alors à le récupérer comme si le cercle familial représentait le milieu garant de la santé mentale, le domaine des pensées et des actions dont on ne peut s'écarter sans dommage. Cette tendance n'est pas morte avec les congénères de Jésus, car il y a bien des manières de s'accrocher à ce qui est connu et reçu pour éviter de se laisser interroger par la nouveauté. Famille et patrie cherchent souvent à se protéger de la déstabilisation qu'entraîne toute interrogation suscitée par du nouveau. Au nom d'un savoir assuré ou de valeurs devenues intouchables « chez nous », on se barricade contre l'inconnu et l'étranger, et on repousse facilement dans l'irrecevable ce qui ne se présente pas comme on le souhaiterait. L'appel de l'autre à être entendu et reconnu est alors handicapé par un ensemble de connaissances et d'estimations qui protègent en fait le groupe contre l'inattendu et le neuf qui demanderaient à être interprétés à frais nouveaux. Les prétextes pour méconnaître ceux qui se démarquent ne manquent pas. On bute sur la différence qui nous paraît choquante alors que la pierre d'achoppement réside peut-être en notre « cœur » qui reste fixé sur ce qui n'entre pas dans une tradition vue comme immuable.

B) Le périple de Jésus entre les deux rives du lac (Mc 4-5) est marqué par les figures de la « crainte » et du « croire » : passer de la peur de l'inconnu à cette attitude profonde de quelqu'un qui reconnaît son manque et s'ouvre à ce que l'autre représente pour devenir un sujet de la parole. La « crainte », issue de l'irruption de la nouveauté dans son quotidien, peut tourner au questionnement qui met sur la voie de la reconnaissance de l'autre (c'est le cas des compagnons sur le bateau de la traversée (4,35-41), mais elle peut aussi dériver vers la peur de ceux qui ne veulent plus du contact avec celui qui dérange (c'est le cas des Geraséniens envers Jésus (5,17) : il devient objet d'exclusion du fait qu'il est vu comme embarrassant et menaçant. Accueillir la différence reconnue dans une remise en question vivifiante ou fermer la porte à tout échange perçu comme périlleux pour le « nous » collectif, ce sont les deux positions vis-à-vis de l'inconnu entre lesquelles nous balançons constamment. Selon Mc, la voie pour en sortir c'est le « croire ». Croire dans la rencontre de l'autre (comme Jaïre et comme la madame avec un flux de sang inguérissable), voilà l'acte qui permet de recevoir autrement et plus que prévu. On sera surpris de tout ce qui peut arriver si on se met dans un état d'accueil sans condition de l'autre dans « l'immigrant ». Donc, prendre garde aux fermetures sur un « nous » que l'étonnement ne réussirait plus à ouvrir, et accueillir en croyant la venue de ce qui nous dépasse et nous sort de notre suffisance, telle est la condition pour un enrichissement dans la rencontre de l'étranger chez nous.

C) Un jour, Jésus sort du monde juif et s'en va dans « le territoire de Tyr ». Le motif de cette aventure n'est pas explicite. Le texte souligne cependant que Jésus est déplacé géographiquement et culturellement et l'habitation où il se réfugie le laisse à part dans l'espace ambiant. Dans ce monde où il veut d'abord rester incognito, Jésus est dérangé par de l'imprévu : cela lui arrive par l'initiative d'une femme étrangère, qui n'appartient pas à son peuple ni au monde religieux qui est le sien. Pour saisir ce qui change entre le début et la fin du récit, nous devons prendre au sérieux la figure de la

« maison ». Celle où Jésus est entré et demeuré dans le territoire étranger, et celle où la femme a laissé sa fille et où elle retournera trouver celle-ci libérée. Les deux maisons nettement séparées et distinguées par ce qui s'y passe, sont reliées par la répercussion dans la seconde de ce qui se dit dans la première, et c'est la femme qui établit le lien. En s'introduisant avec son désir dans le refuge de Jésus, elle en fait un espace de rencontre et de dialogue. Tout se joue dans la maison où on ne fait que parler.

La profonde déférence que la femme montre à l'égard de Jésus ne la prive pas d'une grande liberté de parole. Elle se permet de changer sensiblement les données de la petite parabole qu'il a énoncée. Son dire ouvre largement la maison où la table du pain est dressée. Quand les places sont distribuées comme elle le suggère, rien n'empêche les uns et les autres de manger en même temps, sans concurrence entre eux, et du même pain, car les petits chiens, mangent sous la table « des *miettes des* petits enfants ». Les uns et les autres sont nourris simultanément, chacun à sa manière, sans que personne ne soit privé de quoi manger. L'étrangère fournit ainsi l'occasion d'une redistribution des positions en proposant un espace de générosité qui ne peut être restreint par quelque frontière religieuse, culturelle ou ethnique.

Ici, le langage imagé permet d'établir une échelle de valeurs hors des calculs ou des explications raisonnables. Il fait avancer plus efficacement la réflexion que des dissertations nourries d'idées générales. Il suffit parfois d'observer la place de chacun dans l'espace collectif et de discerner ce qui, des besoins essentiels, convient aux uns et aux autres. Il se pourrait qu'il n'y ait pas lieu de priver les uns pour satisfaire les autres ni de faire attendre ceux-ci pour satisfaire ceux-là. Comme Jésus, nous argumentons souvent en prenant appui sur la règle du « bien » ou du « juste ». Nos discours impliquent des systèmes de valeurs aussi indiscutables que ce qui fonde la distinction entre les enfants et les petits chiens. Si nous avons le génie de cette femme pour inventer des paraboles allégées de toute règle générale et de tout rôle superflu. Peut-être pourrions-nous inventer des aménagements qui donneraient aux enfants comme aux petits chiens de profiter de la table sociale sans que personne ne soit lésé?

Dans nos contacts interculturels, nous avons à inventer de telles figures qui vont permettre l'articulation des uns et des autres dans un mieux vivre ensemble dont chacun retirera quelque chose. La baisse des tensions sociales deviendrait le sceau garantissant la vérité des discours qui réalisent l'accord et la reconnaissance mutuelle. Pour en arriver là, des mutations sont à réaliser, d'abord dans un langage créatif entre personnes responsables. Faire œuvre de parole afin de créer des images capables de toucher profondément ceux et celles qu'on oppose, et de susciter des sujets libres qui se parlent et se reconnaissent en vérité. Les personnes et les collectivités n'ont pas à être classés en purs ou impurs selon des critères qui changent avec les sociétés et les temps. Elles peuvent se reconnaître entre elles et relativiser leurs différences dans l'espace ouvert d'une générosité dont la source n'appartient ni à l'un ni à l'autre, mais à laquelle toutes peuvent s'abreuver dans la différence.

3. LA DIFFICILE RECONNAISSANCE DE L'AUTRE

Tout au long de Mc se pose la question de l'identité de Jésus. Le lecteur est amené à passer par la mise à l'épreuve du désir de **savoir**. Car on peut se tromper ou parler trop vite (tel Pierre à Césarée) quand il s'agit de traduire la reconnaissance de Jésus par un nom ou un titre. En avançant en Mc, nous voyons que de plus en plus d'entretiens de Jésus concernent son identité, son itinéraire et le « règne » qui s'instaure à travers lui et sa parole. Et le lecteur comprend que ce n'est pas le « savoir » qui est en question, mais le « cœur ». Jésus attend des disciples qu'ils ne se limitent pas à se laisser instruire. Il demande un « cœur » ouvert à de l'inouï au point d'entraîner chez eux une nouvelle naissance.

Le questionnement atteint son sommet lors des comparutions devant les autorités religieuses et politiques, particulièrement chez le Grand Prêtre (Mc 14,53-72). L'organisation du texte invite à lire et à comprendre ensemble deux scènes : Jésus au tribunal de l'autorité juive et Pierre à celui des serviteurs dans la cour. À ces deux niveaux se fait la vérité des acteurs, essentiellement dans des échanges de paroles. J'en retiens quelques éléments pour éclairer les conditions d'une communication vraie et indiquer les exigences d'une rencontre authentique de l'autre, familier ou étranger.

3.1 Peut être mimée ou falsifiée l'écoute de l'autre

La confrontation de Jésus avec le Sanhédrin prend l'aspect d'une comparution judiciaire, avec témoignage, interrogatoire et décision du tribunal. Une analyse serrée du texte fait cependant voir qu'il raconte plutôt une comédie de procès dans laquelle les conditions de la communication vraie ne sont pas au rendez-vous. Le procès est ouvert sans accusation préalable et la sentence est annoncée dès le début (v. 55). Le témoignage n'est donc pas donné en vue de l'obtention de paroles *vérifiées* mais de paroles *utiles* à la condamnation à mort. On vise à obtenir une déclaration au service d'une condamnation. D'ailleurs les témoins « pseudotémoignaient » (*epseudomartuoun*), c'est-à-dire qu'ils ne font qu'agir **comme** s'ils témoignaient : ils en donnent l'apparence sans assumer les conditions que l'on peut attendre pour qu'il y ait véritable témoignage. C'est dire qu'un vrai témoignage appelle **autre chose** que la production de propos qui conduisent à un consensus.

Quant à l'interrogatoire, le texte montre qu'il n'est pas dirigé avec l'intention d'écouter vraiment le point de vue de Jésus. Son silence signale alors que l'enjeu n'est pas l'écoute de l'interrogé mais l'obtention d'un énoncé dont pourra profiter l'interrogateur. L'action en cours vise tout autre chose que le dialogue vrai et la recherche de la vérité. La communication est flouée d'avance. Elle ne remplit pas la première condition d'une vraie interlocution : une confiance mutuelle dans la valeur de ce que chacun dit. À quoi bon se parler s'il n'y a pas les conditions pour accepter la parole de l'autre quand il parle? L'attitude de Jésus dénonce cette apparence d'échange de parole dans le cadre d'une opération montée en vue d'accuser celui qu'on prétend vouloir faire parler.

Quand la question porte sur l'identité de Jésus, deux propositions sont faites, fournissant d'avance les termes selon lesquels la réponse est attendue : « Es-tu le Messie, le Fils du Béni? » (v. 61) La question n'est pas émise pour savoir qui l'autre est vraiment, pour lui accorder la possibilité de se faire entendre quant à ce qu'il dit de lui-même. Et quand Jésus répond, la manifestation de ce qu'il **est maintenant** (« je suis ») s'articule à une « vision » réservée pour le **futur** (« vous verrez... »). L'accès à la vérité de ce qu'il est se trouve décalé par rapport au discours qu'il tient dans le présent. Il réclame en fait d'être cru sur parole sans la possibilité d'une vérification immédiate basée sur des signes visibles et des preuves. L'identité de Jésus, comme celle de toute personne humaine, n'est pas immédiatement vérifiable. Elle appelle un acte interprétatif qui déborde l'audition codée. Elle réclame une démarche d'écoute entre des sujets qui font confiance en la parole de l'autre. Elle demande une écoute qui accepte de mettre en question son assurance sur l'identité de l'interlocuteur. Celle-ci ne relève pas du domaine de l'observation courante.

Voilà une bonne leçon pour nos échanges avec les immigrants chez nous. Ne nous arrive-t-il pas de questionner pour avoir l'occasion d'entendre un énoncé qu'on pourra reprocher à l'autre d'avoir prononcé, pour obtenir une réponse dont on pourra se servir dans nos rapports à ceux qui nous dérangent? Nous ne cherchons ni à évaluer la vérité qui est en jeu dans la réponse, ni à bien comprendre celui ou celle qui s'exprime sur son être. Nous en restons à ce qui passe par l'oreille, fermés à une écoute bienveillante de celui ou celle qui parle et cherche à se dire. Une audition qui refuse de se hisser au niveau qui lui permettrait de recevoir de l'autre. En toute parole authentique entre en jeu un croire entre les locuteurs, l'engagement libre d'un sujet dans une relation entretenue dans la confiance mutuelle. D'une part, un locuteur qui assume à ses risques la vérité de ce qu'il dit, d'autre part, un auditeur qui s'engage dans ce qu'il entend, et qui endosse la vérité de ce qu'il accueille.

3.2 L'écoute vraie transforme l'auditeur

Par ailleurs, l'aventure de Pierre, telle qu'est racontée en Mc 14,66-72, illustre comment peut se faire, une véritable écoute de l'autre. Jusqu'au chant du coq, les dires de Pierre sont d'autant plus affirmatifs (avec imprécations et serments) qu'ils vont contre l'évidence qui se trouve paradoxalement dans les affirmations de ses interlocuteurs. En fait, il refuse l'interlocution vraie. Le réveil matinal le fait sortir de l'impasse mensongère dans laquelle il s'enferme.

Le son qui arrive à son oreille active la mémoire de la parole de Jésus. En entendant le coq chanté, le disciple est remis en situation d'interlocution, c'est Jésus qu'il entend. Et pour lui, la valeur du chant ne vient pas tant du rappel d'un énoncé passé que du renvoi à la personne lui parle par ce biais. Du fait qu'il accorde de la considération à *celui qui lui parle* ainsi, il entend autrement ce qu'il avait d'abord pris comme une *information* anticipée, qu'il s'était efforcé de contredire. Il saisit maintenant que c'était un appel personnel destiné à lui apprendre, par sa propre expérience, à faire confiance aux paroles du maître. En reconnaissant maintenant la vérité de la parole de Jésus, il cesse d'être celui qu'il croyait être, il chute de sa qualité de disciple telle qu'il

l'imaginait. La parole rappelée fait œuvre de vérité en l'homme dépouillé de l'image qu'il se faisait de lui et qu'il soutenait avec ardeur. C'est par le langage du corps, l'effondrement en pleurs, qu'il manifeste son entendement nouveau. Et ce langage corporel contraste avec le précédent discours menteur de la bouche. Pierre éclate en sanglots, il fond en larmes : la vérité reconnue de la parole de Jésus fait parler le corps sans tromperie. S'écroule celui qui n'avait pu « veiller » dans la nuit à Gethsémani et pourra éventuellement naître un nouveau disciple de Jésus.

Dans les rencontres humaines bien des paroles peuvent être échangées. Il se peut qu'elles viennent à l'oreille comme le premier chant du coq : qu'elles soient perçues et enregistrées sensiblement, sans être véritablement accueillies. Souhaitons qu'elles soient plutôt entendues comme parole venant de quelqu'un auquel on doit s'ouvrir pour entrer vraiment en communication et risquer de s'enrichir mutuellement. Manque souvent dans les échanges entre personnes, surtout si elles montrent des différences ethniques et culturelles, la capacité de recevoir en vérité la parole de l'autre, parce qu'on est trop plein de l'image rassurante qu'on a de soi, ou trop méfiant de l'image menaçante qu'on a acquise avant de véritablement se parler. Un manque qui est souvent à la mesure d'amples protestations d'écoute bienveillante. Quelque chant matinal d'un coq serait bien utile pour faire pénétrer certaines paroles entendues, paroles susceptibles de faire œuvre de vérité au cœur des événements à interpréter. De véritables dialogues dans nos rapports interculturels pourraient nous amener à reconnaître en vérité ce que nous sommes et ce que nous sommes appelés à devenir, si nous accueillons le nouveau venu avec sa différence, en cherchant à le comprendre et non à l'assimiler ou à le combattre. S'il y a pénétration réciproque de la parole, cela créera du neuf et permettra de vivre autrement.

Prolongement de la réflexion

Dans les contacts interculturels, bien des échanges, nourris d'une image que l'on se fait de soi, coupent souvent de l'écoute réelle des personnes qui parlent en nos interlocuteurs. Quel chant du coq pourrait nous aider à mesurer le poids réel de nos discours, nous inviter à mieux évaluer la qualité de nos interventions verbales, nous rappeler à l'attention de ce que nous sommes en tant que locuteurs? La vigueur de nos attestations et l'insistance de nos protestations correspondent-elles à l'engagement personnel mis dans nos actes de parole et à la qualité de nos relations interpersonnelles? Ne sommes-nous pas, comme Pierre, plus confiants en nos capacités imaginées qu'ouverts à l'écoute confiante de ce que l'autre peut nous apporter? Le corps social qui se tisse au Québec, lui, ne ment pas : il est le résultat de ce qu'ensemble nous avons créé. S'il est ramené à sa vérité de société divisée, ce pourrait être le signe d'un malaise réel et l'appel à une transformation de notre approche de l'immigration.

Dans les efforts de rencontre, le résultat n'est pas toujours immédiatement visible. Quand subsistent les tensions, on doit justement maintenir l'effort pour que se poursuive la recherche d'une cohésion sociale ouverte. Et que se réalise une forme de communauté qui n'est pas celle d'un « nous » de protection contre l'autre et d'exclusion des différences. Toute association, tout groupement tend à se refermer autour de ce qui la ou le constitue. Nous avons donc besoin d'entendre encore l'appel de Jésus qui s'oppose à la

délimitation et à la fermeture, et qui invite à voir que là où s'exerce un dynamisme bienfaisant, comme dans l'expulsion des démons, il ne convient pas d'en préciser ou restreindre les conditions d'appropriation (Mc 9,38-40). On doit plutôt s'ouvrir au fait qu'une telle puissance soit mise en œuvre et d'accueillir l'action libératrice partout où elle y est agissante. Alors, le critère d'appartenance à nos collectifs ne sera plus déterminé exclusivement par des conditions d'entrée, mais par la participation efficace, qui peut être diversifiée, à une œuvre qui correspond au dynamisme même de l'heureuse annonce qui devrait être à la source de nos comportements collectifs.

Cet exposé ne dicte pas une conduite précise dans des situations concrètes, mais il donne des critères pour le discernement et une orientation pour les prises de parole.

Jean-Yves Thériault,
19 mars 2010